

Marie-Aude Murail

MALO DE LANGE



Le livre

Malo de Lange est le fils de personne. Rien ne permet d'identifier l'enfant recueilli en 1822 par l'abbé Pigrièche à l'orphelinat de Tours. Rien, sauf une marque tatouée sur son épaule, la fleur de lys des bagnards que découvrent, horrifiées, les demoiselles de Lange qui viennent de l'adopter. Quels mystères se cachent derrière l'abandon de ce mystérieux enfant blond ? Quelle est donc sa véritable identité ?

Un roman d'aventures écrit à la mode des feuilletons du XIX^e siècle, qui plonge le lecteur au cœur des rues du Paris de 1822, dans les ombres desquelles se tapissent bandits, voleurs et assassins.

L'autrice

[Marie-Aude Murail](#) est née au Havre (Seine-Maritime) en 1954. Parisienne, puis Bordelaise, elle vit aujourd'hui à Orléans avec son mari. Ses trois enfants ont grandi, comme ses quelque 90 livres, qui ont traversé les frontières, traduits en 22 langues. Docteur ès Lettres en Sorbonne à 25 ans, elle a reçu la Légion d'Honneur à 50 pour services rendus à la littérature et à l'éducation.



Malo de Lange

par **Marie-Aude Murail**

Roman illustré en trois parties et cinquante-six tableaux
Première parution en volume unique



l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

*Pour Vadim
sous la protection de l'Ange*

SOMMAIRE

<i>Malo de Lange, fils de voleur</i>	11
<i>Malo de Lange, fils de Personne</i>	231
<i>Malo de Lange et le fils du roi</i>	433
<i>Glossaire</i>	643



An ornate, symmetrical decorative frame with intricate scrollwork and floral motifs, enclosing the text.

Malo de Lange

Fils de voleur





D'habitude, les gens qui écrivent leurs mémoires ont un pied dans la tombe. Moi, je n'ai que seize ans, mais j'ai décidé de vous raconter l'histoire de ma vie. Pour deux raisons. Une, je ne suis pas sûr de faire de vieux os. Deux, j'ai vu plus de choses qu'un centenaire. Mais commençons par le commencement, comme disait le bourreau à Marie-Antoinette en lui coupant les cheveux.



*Les demoiselles de Lange veulent une petite fille.
— Je suis adopté. — On m'apprend à faire
la différence entre le bien et le mal.*

À la mort de leur papa, les demoiselles de Lange, que je n'appelle pas encore tante Mélanie et tante Amélie parce qu'elles ne m'ont pas adopté à ce moment de mon récit, s'aperçurent de deux choses. Une, qu'elles étaient trop vieilles pour faire le bonheur d'un homme. Deux, qu'elles étaient assez jeunes pour faire le bonheur d'un enfant. Accompagnées de Mariette, leur servante, elles se rendirent chez l'abbé Pigrièche qui dirigeait un hospice pour les orphelins mâles et femelles, rue des Ursulines à Tours.

Mesdemoiselles de Lange expliquèrent dans le détail à l'abbé Pigrièche ce qu'elles voulaient comme genre d'orphelin : pas un nourrisson qui risquait de claquer trop vite (je crois qu'elles dirent la chose autrement) et de leur faire beaucoup de chagrin, mais plutôt un enfant de deux ou trois ans, en bonne santé, propre, sage, intelligent, sans croûtes sur la figure, blond avec des yeux bleus, et bien sûr :

– Une fille!

– J’ai un enfant de deux ans, répondit l’abbé, blond avec des yeux bleus...

– Pas de croûtes? s’inquiéta Amélie, qui était la cadette.

L’abbé fit signe que l’enfant n’était pas atteint de cette infirmité, mais d’une autre, plus gênante :

– C’est un garçon.

Les demoiselles eurent l’air tellement consterné que sur le moment l’abbé n’insista pas. Il leur fit faire la tournée de la pouponnière côté filles. Il y avait ce jour-là une nouvelle-née qui n’allait pas faire la journée, une grosse braillarde aux joues rouges et une idiote à quatre pattes. Profitant de la déception des demoiselles, l’abbé Pigrièche leur proposa d’aller jeter un coup d’œil sur le petit garçon d’à côté.

– Oh, c’est bien inutile, protesta Mélanie, qui était l’aînée.

– Mais puisque nous y sommes, dit-il fermement.

Il montrait la porte qu’il suffisait de pousser, et les demoiselles de Lange, qui avaient reçu une bonne éducation, n’osèrent pas lui dire non.

De l’autre côté de la porte, je dormais bien tranquille dans mon berceau avec un collègue à ma droite et un collègue à ma gauche parce qu’il y avait crise du logement chez les bébés garçons.

– C’est celui du milieu, fit l’abbé Pigrièche, assez sûr de l’effet que je produirais.

J'étais blond comme il l'avait dit, avec une peau de pêche, des cils de soie, des oreilles de satin, et beau comme les Amours tout nus que dessinent les peintres en haut des tableaux, sauf que j'étais habillé. L'inconvénient quand on écrit ses mémoires, c'est qu'on est obligé de dire du bien de soi. Mais la preuve que c'était la vérité, c'est que mademoiselle Amélie s'exclama :

– Quel petit ange !

– On le prend toujours pour une fille, glissa l'abbé.

– Cet enfant a-t-il un nom ? s'informa mademoiselle Mélanie.

– C'est souvent le cas pour les enfants... Il s'appelle Malo.

Mademoiselle Mélanie eut un haut-le-cœur :

– C'est un nom chrétien ?

– On en a même fait une ville, répondit l'abbé.

Il y eut un silence puis mademoiselle Amélie (la cadette, mais c'est la dernière fois que je le précise) se pencha sur mon berceau et prononça distinctement :

– Malo... Malo de Lange.

Et ces mots me firent ouvrir les yeux.

– Bleus, Mélanie ! Regardez comme ils sont bleus !

Je sais bien que je ne peux pas me souvenir de cette scène puisque je n'avais pas deux ans. Mais elle m'a été racontée par la suite. Quand mademoiselle Amélie fit un geste vers moi pour m'enlever du berceau, Mariette, la

servante, s'interposa en disant qu'on ne savait rien de moi, que je n'étais peut-être même pas complètement orphelin, et que j'avais sûrement des maladies cachées.

– Je vais vous dire tout ce que je sais, promit l'abbé.

Une dame, le visage caché sous une voilette, m'avait confié en nourrice à une paysanne des environs. Mais un an plus tard, la paysanne mourut, et son mari, qui ne recevait plus d'argent pour mon entretien, m'apporta à l'hospice des Ursulines. Il ne savait pas le nom de ma mère et pensait que j'étais «un enfant de l'amour». C'est une façon de dire que personne ne veut de vous.

– Qui lui a donné ce nom de Malo ? questionna mademoiselle Mélanie.

– La dame à la voilette.

– Et il n'avait pas sur lui quelque chose qui permette de l'identifier, comme une croix en or ou des langes en dentelle ?

– Pas d'or, pas de dentelle.

– Et le mari de la paysanne, on pourrait l'interroger ?

– On pourrait, oui, mais il est mort.

L'abbé oubliait de révéler à mon sujet une chose très importante. Je pourrais avouer tout de suite ce que c'était, mais je garde toujours le meilleur pour la fin, comme disait le cannibale en se mettant la cervelle de côté.

Le lendemain, le jardinier de l'hospice des Ursulines me conduisit chez les demoiselles de Lange, rue des Cerisiers.

– Eh bien, c'est pas trop tôt, dit-il en me flanquant dans les bras de Mariette.

Du moins, c'est ainsi que Mariette me présenta mon arrivée, mais elle ne m'a jamais aimé. Elle me fit immédiatement prendre un bain dans un grand baquet avant de me remettre à mes tantes adoptives. Elle me dévêtit donc de la tête aux pieds, et c'est alors qu'elle aperçut le signe dont l'abbé Pigrièche n'avait pas voulu parler.

– Jésus Marie! s'écria-t-elle en me lâchant dans le baquet. C'est quoi c'est-ti, cette horreur? Mam'zelle Mélanie, à la garde, au secours!

Je me mis à hurler à mon tour. Elle m'attrapa sous le bras et partit en courant vers le petit salon où mes bienfaitrices prenaient le thé.

– Mon Dieu, qu'est-il arrivé à ce pauvre enfant? s'effraya Amélie, car je hurlais à pleins poumons. Vous l'avez ébouillanté, Mariette?

– Ça vaudrait mieux, répondit la servante en me posant devant les demoiselles de Lange. On verrait plus c'te horreur!

Comme j'étais tout nu, les demoiselles comprirent de travers.

– Non, pas ça, fit Mariette en me retournant brutalement.

Mes hurlements de rage ne couvrirent pas les exclamations d'effroi de mes bienfaitrices:

– Mon Dieu, qu'est-ce que cela? Une tache de naissance? Une brûlure?

Sur mon épaule droite, je portais – je porte toujours – le dessin d'une fleur de lys qu'un fer rouge m'avait entré dans la chair.

– Rhabillez-le, ordonna mademoiselle Mélanie, nous allons à l'hospice.

Elle s'imaginait qu'elle pourrait me retourner comme un objet défectueux, mais c'était compter sans le bon abbé Pigrièche, protecteur des orphelins.

– En effet, dit-il après avoir écouté les demoiselles, Malo a une petite brûlure. Mais elle ne se voit pas quand il est habillé.

– Une brûlure, se récria Mélanie, mais c'est la marque du bagne!

– Un bagnard de deux ans? Voyons, mademoiselle, ça n'existe pas. Et la fleur de lys, c'est aussi l'emblème de la royauté. C'est peut-être hum... un secret d'État. Cet enfant est si beau, si hum... aristocratique.

Bref, l'abbé n'avait pas du tout l'intention de me récupérer parce que donner, c'est donner, et reprendre, c'est voler, comme disait le boucher en laissant son couteau dans le ventre de sa femme.

Quand on écrit ses mémoires, on ne fait pas que raconter ses souvenirs, on retrace aussi son cheminement moral. Je vais donc sauter quelques années parce que, à deux ans, du point de vue moral, j'étais aussi plat qu'une limace qui viendrait de se faire marcher dessus. Mais à cinq ans, je dis-

tinguais déjà le bien du mal. Le bien était un bonhomme en pain d'épice que tante Amélie achetait le dimanche à un vendeur des rues pour récompenser une semaine où je n'avais pas fait de sottises. Le mal était un cabinet noir dans lequel tante Mélanie m'enfourrait comme le Boulanger* fait avec ses clients.

Malgré les efforts de mes tantes pour me donner une bonne éducation, je commis mon premier vol à sept ans. C'était un pot de confiture que je vidai avec l'aide de La Bouillie, une personne dont je parlerai plus tard. Après avoir raclé jusqu'au couvercle, j'emplis le pot avec de la terre et le replaçai en haut de l'armoire. Au bout de quelques jours, Mariette, en fourrageant dans ses étagères, aperçut ce pot noirâtre qu'elle alla porter à mes tantes en réclamant justice. Tante Mélanie m'enfourna dans le cabinet sans rien à manger jusqu'au soir. L'apparition d'un bonhomme en pain d'épice dans l'entrebâillement de la porte à l'heure du dîner porta un coup à mon sens moral. C'était comme si le bien venait tenir compagnie au mal.

Quand mes tantes invitaient l'abbé Pigrièche, elles se plaignaient de mes bêtises.

– C'est bien tout ? disait-il comme le monsieur à qui sa femme venait de donner des quintuplés.

– Peut-être faudrait-il lui apprendre à lire le catéchisme ? s'informa un jour tante Mélanie.

* Le Boulanger était le nom du diable dans la langue des voleurs.

– Vous pourriez même lui apprendre à lire tout court.

Il se tourna alors vers moi et me demanda :

– Est-ce que tu sais seulement écrire ton prénom ?

On me donna une plume, de l'encre et du papier. En m'appliquant de toutes mes forces, je réussis à tracer les trois premières lettres de mon prénom.

– C'est bien tout ? répéta l'abbé.

– C'est tout, dis-je.

L'abbé toussota et ajouta un « O ».

– Petit malin, dit-il en m'observant derrière le buisson noir de ses sourcils.

En quittant les demoiselles de Lange, il leur recommanda de ne jamais me laisser quitter la maison sans surveillance, ce qui m'amène à parler du trou que je fis dans le mur de notre jardin.



2

*La Bouillie et mademoiselle Léonie de Bonnechose.
— L'affaire du collier.*

Notre jardin était un fouillis de tulipes, de carottes et de noisetiers. Le mur qui l'entourait nous cachait à la vue des voisins : à droite, monsieur Lamproie, à gauche, monsieur et madame de Bonnechose et leur fille, mademoiselle Léonie.

Monsieur Lamproie venait tous les après-midi à cinq heures pour le whist de mes tantes. On y jouait de l'argent, même quand l'abbé Pigrièche faisait le quatrième. Le camp de monsieur Lamproie gagnait presque toujours et mes tantes se laissaient plumer, en pensant que c'est normal de perdre quand on est une dame. En fait, monsieur Lamproie trichait. Il plaçait tante Amélie dos au miroir dans lequel son jeu se reflétait ou il posait devant lui sa tabatière en argent qui réfléchissait les cartes au fur et à mesure qu'il les distribuait.

Je connaissais bien la grosse servante de monsieur Lamproie, Marie Torne, parce qu'elle passait des après-midi entiers à se chauffer dans la cuisine de Mariette. De temps en temps, Mariette lui demandait :

– Vous avez-ti rien à faire, Marie ?

– Pensez donc, y a La Bouillie !

Cette phrase me devint compréhensible le jour où une petite fille vint la chercher chez nous.

– Qu'éque tu fais z'ici, La Bouillie ? l'accueillit Marie Torne.

– C'est le dabuche qui veut sa boutanche*.

– Ah là là, si c'est pas malheureux que je dois tout faire, gémit Marie Torne en se soulevant. Allez, hue donc, cocotte !

Une gifle mit en route La Bouillie qui s'essuya la joue sans faire de commentaire. Elle était très maigre et elle avait toujours faim, mais elle n'arrivait pas à faire pitié parce qu'elle avait de grosses joues enflées comme si elle avait la bouche pleine de manger, et c'était d'ailleurs pour cela qu'on l'appelait La Bouillie. Ce nom si original et la façon mystérieuse dont elle avait parlé me donnèrent une violente envie de la revoir. Ayant compris qu'elle vivait chez monsieur Lamproie de l'autre côté du mur, j'y agrandis un trou à l'aide d'un couteau de cuisine. Je réussis à desceller une pierre, ce qui faisait une ouverture de la taille d'un guichet de prison. La Bouillie allait parfois chercher quelques

* Le patron veut une bouteille de vin.

légumes au fond du jardin, et c'est là qu'un jour elle reçut un caillou en plein front.

– Ohé, c'est moi ! l'appelai-je avec un grand sourire de satisfaction.

– Tézigue ? Tu veux que je te chique la gueule ?

Nous fûmes tout de suite amis. J'avais sept ans, elle en avait neuf. Je ne comprenais pas la moitié de ce qu'elle me disait, mais elle m'enchantait en m'apprenant cette chanson :

C'est dans la rue du Mail

Où j'ai été coltigé,

Maluré

Et trois coquins de railles

Lirlonfa malurette

Sur mézigue ont foncé

Lirlonfa maluré

Chaque fois que je me fredonnais « Lirlonfa maluré », je me sentais petit, si petit qu'on aurait pu me prendre dans les bras et me bercer.

Nous partagions tout, La Bouillie et moi. Je lui portais les restes de mon dîner que j'avais fait tomber sur mes genoux à table puis que j'enveloppais dans ma serviette, elle me passait par le guichet les cerises volées au jardin de monsieur Lamproie en me disant :

– Colle-toi ça dans le fusil, frangin.

Quand nous nous faisions prendre, c'était le cabinet noir pour moi et pour elle une tournée qui lui faisait l'œil poché et la lèvre fendue. Mais personne ne découvrit comment

nous communiquions car je remplaçais toujours la pierre dans son trou.

Peu de temps après avoir percé le mur de droite, mon couteau de cuisine eut envie de reprendre du service et je pratiquai une ouverture dans le mur de gauche. La chance voulut que je débouche juste à hauteur de l'arbre où mademoiselle de Bonnechose se balançait. Ma première vision fut donc celle de boucles d'or et de dessous de dentelle blanche s'envolant vers le ciel. Quand la demoiselle revint vers moi sur sa balançoire, je lui jetai un caillou. Elle poussa un cri de surprise et, tout en se frottant le coude, regarda autour d'elle.

– Ohé, dis-je avec le grand sourire qui m'avait déjà si bien réussi, c'est mézigue!

– Oh, c'est vous! Qui êtes-vous?

– Ben, moi. Malo.

– Vous êtes un bandit avec un couteau. Je vais chercher ma mère.

Elle bondit de sa balançoire en appelant «Maman, maman!», et je rebouchai le mur.

Le lendemain, madame de Bonnechose heurta à notre porte et je m'apprêtai à passer un mauvais quart d'heure quand Mariette me dit d'aller voir tante Mélanie au petit salon.

– Madame de Bonnechose a la gentillesse de t'inviter à une promenade à âne, m'apprit ma tante. Remercie-la et ôte les mains de tes poches.

Je rejoignis mademoiselle Léonie qui était déjà assise dans la carriole tirée par Biribi. Je me hissai à côté d'elle.

– Je n'ai pas dit à maman que vous étiez un bandit avec un couteau, me glissa-t-elle. Mais je le lui dirai si vous ne faites pas tout ce que je veux.

Mademoiselle Léonie ne me demanda rien de plus ce jour-là que de démêler le fil de son cerf-volant. De retour à la maison, je cherchai quel cadeau je pourrais faire à ma voisine lorsque je la reverrais. J'avais malheureusement mangé la tête de mon bonhomme en pain d'épice. Je décidai de prendre conseil auprès de ma tante Amélie qui était ma préférée. Elle était en train de broder un mouchoir au salon, sa boîte à couture grande ouverte à côté d'elle.

– Tante Amélie, que donne-t-on à une dame pour lui faire plaisir?

– Un collier, me répondit-elle en riant, car elle riait toujours de mes questions.

Mais où trouver un collier? Mes tantes avaient chacune un rang de perles. Il m'arrivait, bien sûr, d'emprunter des objets comme le couteau de cuisine, avec l'intention de les rendre prochainement. Mais il me serait plus difficile d'emprunter les colliers de mes tantes. L'illumination me vint de la boîte à couture. Tante Amélie y rangeait des boutons, dorés, argentés ou bien nacrés. Je fis mon emprunt un matin de bonne heure. J'avais prévu de mettre dans la boîte à boutons des petits cailloux qui feraient le même bruit. Tant que tante Amélie ne soulèverait pas le couvercle, tout irait

bien pour moi. J'enfilai mes boutons, et mon collier une fois achevé me laissa béat d'admiration. Je dus attendre quelques jours avant que mes tantes se décident à rendre sa politesse à madame de Bonnechose en l'invitant à un petit goûter. Et je dus encore patienter une heure avant de pouvoir emmener mademoiselle Léonie au jardin.

– J'ai quelque chose pour vous, dis-je en sortant le collier de ma poche.

– Qu'est-ce que c'est? fit-elle en l'examinant sans y toucher.

– Un beau collier.

Dans mon empressement à lui faire plaisir, je voulus lui passer le collier de force, mais elle me repoussa du plat de la main. La colère me prit, je la mordis au travers de sa robe, et elle ne put me faire lâcher prise qu'en me tapant sur la tête. Je finis par tomber sur l'herbe, à demi assommé. Nous avions bien mal, tous les deux. Finalement, mademoiselle Léonie demanda à voir mon couteau et nous passâmes la fin de sa visite à agrandir le trou dans le mur de gauche.

Je me promis ce soir-là que je deviendrais très riche et que j'achèterais un collier de perles à mademoiselle Léonie. Puis je renfilai les boutons pour en faire un nouveau collier que j'offris à La Bouillie le lendemain en le passant par le guichet.

– Nom d'unch! s'écria-t-elle. T'as grinchi pour mézigue*?

* T'as volé pour moi ?

La Bouillie le mit tout de suite à son cou en le cachant sous son petit foulard. J'étais fier d'avoir su faire plaisir à une dame, mais un peu triste quand même. Bien que je n'aie pas exprimé clairement mes sentiments au sujet de La Bouillie et de mademoiselle Léonie, je pense qu'on voit où vont mes préférences, comme disait le vampire en repoussant le rôti de bœuf pour s'attaquer à sa voisine de table.

Je revis quelquefois Léonie pendant la belle saison. Mais dès le mois d'octobre, et comme tous les ans, les Bonnechose partirent vivre dans leur hôtel particulier au numéro 7 de la rue de la Tour-des-Dames à Paris. Avant de me quitter, Léonie me décrivit toutes les fêtes qu'on y donnait, les musiciens sur l'estrade, et les valseurs que multipliaient les miroirs dorés, les cristaux, l'argenterie, et les rivières de diamants que mille bougies faisaient scintiller, et le parfum de mille bouquets jaillissant de vases chinois, et je n'en crus pas la moitié.

3

- J'apprends à parler et à marcher autrement.*
– *Lamproie gagne du terrain mais perd au jeu.*
– *L'abbé Pigrièche nous fait part d'une
merveilleuse nouvelle me concernant.*

Plus je grandissais, plus je me sentais à l'étroit. À dix ans, je ne faisais plus de trous dans les murs, je les escaladais. Comme les chats sauvages, je passais de jardin en jardin, remontant ainsi toute la rue des Cerisiers et faisant au passage quelques emprunts, des noix ou un melon, que je partageais ensuite avec La Bouillie. En échange, elle m'apprenait à parler comme elle :

- Comment on dit « les yeux » ?
- Les quinquets.
- Comment on dit « les oreilles » ?
- Les loches.
- Comment on dit « les mains » ?
- Les louches.

J'appris aussi à lire grâce à tante Amélie, mais je ne pus jamais écrire correctement. J'aimais mieux marcher sur les mains. Comment la chose m'était-elle venue ? Un jour, me

sentant des fourmis dans les jambes, je me renversai, tête en bas, pieds en l'air. Je retombai tout de suite, mais je recommençai jusqu'à tenir le temps de compter 30. Puis je voulus soulever une main après l'autre. Je déboulai dans le salon en criant :

– Tante Amélie, tante Mélanie, je marche ! Je marche sur les mains !

Je leur en fis la démonstration, pensant qu'elles seraient fières de moi. Elles furent consternées.

– Malo, me dit tante Mélanie, pourquoi ne peux-tu ressembler aux autres petits garçons ?

– C'est que je n'en connais pas.

C'était vrai. L'abbé Pigrièche avait déconseillé à mes tantes de me mettre en pension.

– Vous comprenez, on pourrait se poser des questions.

Et disant cela, il m'avait tapoté l'épaule droite. J'avais dans l'idée que l'abbé ne m'aimait pas. Mariette ne m'aimait pas davantage, et pour la même raison. C'était elle qui me faisait prendre mon bain toutes les semaines. Je me déshabillais tandis qu'elle versait les derniers seaux d'eau chaude dans le baquet et je l'entendais qui grommelait :

– C'est-ti donc vilain. Jamais je m'y ferai.

Monsieur Lamproie ne m'aimait pas non plus, pour une autre raison. Il venait tous les jours pour le whist, mais il trichait moins depuis que je me mettais dans le dos de tante Amélie pour l'empêcher de voir son jeu dans le miroir.



Monsieur Lamproie était de la nature des bougies, il fondait à la chaleur et s'essuyait le front et les mains avec un mouchoir toujours humide. Puis il regardait tante Mélanie avec des yeux dégoulinants, et quand il se penchait vers elle pour lui parler, un fil de bave s'étirait au coin de ses lèvres. Je croyais qu'il lui faisait horreur puisqu'il me dégoûtait. Mais tante Mélanie avait quarante ans sonnés et personne ne lui avait jamais dit qu'elle était jolie. C'est vrai qu'elle ne l'était pas, mais monsieur Lamproie le lui faisait croire.

— Pardine, il en veut à son pèze* ! m'expliqua La Bouillie.

Monsieur Lamproie perdait plus souvent au whist que par le passé, et lorsque l'abbé Pigrièche s'en étonnait, il répondait avec un rire un peu jaune : « Malheureux au jeu, heureux en amour. » Puis il tentait de me déloger de mon poste, derrière le dos de ma tante :

— Venez vous asseoir près de moi, petit garçon.

Plus il m'appelait « petit garçon », plus je le détestais. Sa tabatière aussi me faisait enrager, car le dessus lui servait de miroir.

Mais un jour, il la chercha en vain dans ses poches et crut l'avoir oubliée chez lui. Il perdit dix francs au jeu cette fois-là et il ne retrouva pas sa tabatière chez lui. Je ne sais pas si monsieur Lamproie me soupçonna, mais il redoubla de gentillesse avec moi. Comme il connaissait mon faible

* son argent

pour les bonshommes en pain d'épice, il m'en apportait un tous les dimanches.

– Vous le gâtez, voisin, roucoulait tante Mélanie. Ce n'est pas bien.

– Ah, mon Dieu, si j'avais eu le bonheur d'élever un filz ! bavait monsieur Lamproie.

– Vous en auriez fait un petit fripon.

– Mais non, mais non.

Et parfois, en voulant presser le pied de ma tante, il écrasait celui de l'abbé qui haussait les sourcils. Mais c'est que tous deux portaient une robe.

– C'est un grinche, Lamproie, m'avertit La Bouillie.

Je savais qu'un grinche était un voleur.

– Je le surveille, dis-je, les mains dans les poches, en prenant l'air malin.

– T'es qu'un sinve. T'as pas ton chourin* ?

Elle fit le geste de donner un coup de couteau et ajouta froidement :

– Tu le butes.

Pour aimer La Bouillie, il fallait connaître son histoire. Elle avait passé les premières années de sa vie au Lapin Volant, un cabaret de la rue Cloche-Perce à Paris. Sa mère l'avait vendue à la patronne que tout le monde appelait « l'ogresse », sans doute à cause de son amour exagéré des petits enfants. Dès qu'elle fut en âge de tenir debout, La Bouillie servit les

* T'es bête. T'as pas ton couteau ?

clients du Lapin Volant, tous des voleurs et des filles de rue, d'ailleurs des braves gens, mais qui avaient la mauvaise habitude de finir leurs disputes au couteau. Un jour, la police vint mettre un peu d'ordre au Lapin Volant, l'ogresse se retrouva à la prison de Saint-Lazare, et La Bouillie fut conduite à l'hospice de l'abbé Pigrièche. La Bouillie n'avait pas une bonne opinion de lui :

– C'est un grinche.

Mais elle voyait des voleurs partout.

L'année de mes douze ans, un jour du mois de mars 1832, l'abbé Pigrièche arriva chez nous bien trop tôt pour le whist et l'air tourneboulé.

– Ah, mesdemoiselles, quelle nouvelle ! Quelle... quelle merveilleuse nouvelle !

Il tremblotait. Mes tantes le firent asseoir et lui servirent un remontant.

– Malo, approche-toi, me dit-il.

Je fus très surpris d'être interpellé. D'une manière générale, je préférais que les adultes m'oublient.

– Comme tu le sais, mon cher enfant, c'est un paysan qui t'a déposé à l'hospice alors que tu n'avais pas deux ans.

– Oh, mon Dieu... murmura tante Amélie sans bien savoir pourquoi.

– J'ai cru que ce paysan était mort, mais...

La voix de l'abbé chevrota :

– Mêêê... il est vivant. Il m'a appris qu'il était ton

père, et que seules la misère et la mort de sa pauvre femme l'avaient poussé à t'abandonner. Mêêê... il s'est remarié, il a fait un bel héritage et... et voilà.

– Voilà quoi ?

– Mais c'est ton père, ton père ! Tu as une famille.

– Bien sûr, c'est tante Mélanie et tante Amélie.

– Que nous veut cet homme ? demanda tante Amélie, l'air effrayé.

– Il veut voir Malo. Peut-on empêcher un père d'embrasser son enfant ?

– Qui prouve qu'il est mon père ?

Le regard de l'abbé se durcit en se posant sur moi. Il avait compris que je lui tiendrais tête.

– C'est l'homme qui t'a remis entre mes mains. Je l'ai reconnu.

– Mais il vous a menti à cette époque et il vous ment peut-être encore.

– Quel serait son intérêt ? me répliqua l'abbé. Pourquoi voudrait-il s'encombrer d'un garçon comme toi si tu n'étais pas son fils ?

– Qu'il ne s'encombre pas de moi ! Je ne suis le fils de personne.

Mes yeux étincelaient de fureur.

– Malo, Malo, n'oublie pas ta bonne éducation, gémirent mes tantes. Il faut écouter monsieur l'abbé.

Elles acceptèrent de recevoir mon père et sa femme le lendemain.

– Mais il ne peut pas nous retirer notre Malo, dit tante Amélie, la voix suppliante.

– Nous l'aimons tant, soupira tante Mélanie. Même s'il nous donne du souci...

Là-dessus, mon ennemi personnel, monsieur Lamproie, arriva pour la partie de whist.

Mes tantes lui apprirent la nouvelle en se tamponnant les yeux.

– Mais c'est merveilleux ! s'écria le vieux filou. Un véritable conte de fées ! Qui sait ? Le papa est peut-être devenu millionnaire. Tu vas rouler carrosse, mon garçon. Ne nous oublie pas quand tu seras dans ton château !

Tout se liguaient contre moi. Je quittai le salon en courant, je filai au jardin, escaladai le mur et appelai La Bouillie. Quand j'eus fini de tout lui raconter, elle me dit :

– C'est des batteries. Le ratichon, c'est un batteur*.

– Et mon père ?

– Ton daron ? Peuh !

Elle cracha à trois pas puis fit le geste de m'enfoncer un couteau dans le ventre.

– Tu le chourines. Il t'embêtera plus.

Je tâtai mon couteau au fond de ma poche.

– Bon. Mais sa femme ?

– Ah ça, on chourine pas les dames, frangin. Tu l'étrangles.

* C'est des mensonges. L'abbé, c'est un menteur.

Pour le savoir-vivre et la façon de l'abrégér, La Bouillie n'avait pas sa pareille.

Monsieur et madame Riflard nous rendirent visite le lendemain en présence de l'abbé Pigrièche. Mon père était un homme aux larges épaules, les cheveux bruns plantés bas, avec un œil à demi fermé qui se fermait tout à fait quand il souriait de travers. Sa redingote bleue avait les manches trop courtes, ses pieds et ses mains étaient énormes, et il se dandinait devant nous pour parfaire sa ressemblance avec un ours costumé. Quant à sa femme, elle voulait paraître distinguée en nous parlant la bouche en cul-de-poule, mais son châle était d'un vert hideux et sa robe d'un rouge sanglant.

– Bonjour, mesdemoiselles, dit monsieur Riflard en se balançant d'un pied sur l'autre. C'est bien bon à vous de recevoir un pauvre zig qu'a eu de la misère. Alors, c'est lui, le momacque ?

– Ton fils chéri, le reprit sa femme.

– C'est ça : mon fils chéri. Est-ce que c'est pas le portrait craché de son daron ?

À ma grande stupeur, je reconnaissais par endroits la façon de parler de La Bouillie.

– Embrassez votre père, me souffla l'abbé en me poussant dans le dos.

Je m'avançai avec répugnance vers monsieur Riflard qui, sans s'occuper davantage de moi, se tourna vers sa femme :

– Eh dis donc, si c'était pas lui ?

– Demande s'il a la tape.

Monsieur Riflard se mit à rigoler.

– Ah ben, ouiche, c'est vrai. Aboule ici !

J'obéis tout en palpant mon couteau au travers de ma poche. Il m'attrapa par le col.

– Mais monsieur, que faites-vous ? s'écria tante Amélie.

– Je vérifie la marchandise. Y a pas de mal à ça, duchesse.

Puis me relâchant, il me demanda :

– T'as quéque chose sur l'épaule droite ?

Je rougis. J'avais honte de cette marque dont mes tantes ne me parlaient jamais.

– Non, dis-je.

– Non ?

– Si, avoua tante Mélanie à mi-voix.

– Il a la tape ? lui demanda monsieur Riflard.

– La tape ?

– La tape, la punaise ! Comment que vous dites, vous autres...

– La fleur de lys, intervint gracieusement madame Riflard.

– Mais pourquoi... mais qui, bégaya tante Amélie, comment avez-vous pu faire une chose pareille ?

– Ben, avec un fer rougi au feu, expliqua tranquillement monsieur Riflard.

– Mais pourquoi ?

– Ben, pour le reconnaître.

Cet homme m'avait marqué comme du bétail.

– Vous n'allez pas nous séparer de Malo, sanglota tante

Amélie. Nous avons fait tout notre possible pour bien l'éduquer.

– Compris, grommela monsieur Riflard.

Il se tourna vers sa femme :

– Lâche-lui des médailles.

Madame Riflard sortit de sous sa jupe un rouleau de pièces qu'elle posa sur la table.

– Voilà pour votre peine, dit-elle.

– Non, non, non, nous ne voulons pas d'argent, protestèrent mes tantes.

L'abbé Pigrièche, qui, depuis le début de la scène, ne faisait que trembloter, tenta d'expliquer au couple Riflard que mes tantes souhaitaient seulement me voir de temps en temps. Riflard rigola et promit tout ce qu'on voulut, sans oublier de ramasser son argent. Puis il m'ordonna de venir faire une promenade avec lui.

– Depuis tout ce temps, on en a des choses à se raconter ! fit-il en prenant un air sentimental.

– Je vais chercher ma casquette, dis-je en m'éloignant vers la porte.

Mais la main de mon père s'abattit sur mon épaule.

– Le luisard* tape pas si fort, camarade. Viens donc avec papa Riflard.

Je jetai un regard de détresse à mes tantes sans me douter que c'était un regard d'adieu. Mon père me prit fer-

* le soleil

mement par la main et je sortis du salon, madame Riflard sur mes talons. Une fois dehors, il m'obligea à allonger le pas jusqu'au bout de notre rue où stationnait une voiture à cheval. Je compris soudain qu'on m'enlevait. J'appelai au secours, mais personne ne m'entendit sauf le cocher qui était sûrement un complice.

– Et alors, fifils, ricana monsieur Riflard en me jetant à l'intérieur, tu croyais que j'allais t'abandonner encore une fois ?



4

Ma vie dans un vieux coffre en bois.

– Ma rencontre avec le diable.

– Mes succès auprès des dames.

Tandis que les chevaux galopaient, les Riflard me dépouillèrent de ma veste, puis arrachèrent ma chemise.

– C'est lui ! Il a la tape comme un grinche de la haute pègre* !

Cela les fit rire aux éclats. La Riflard m'enfila de force une blouse bleue.

– Et maintenant, mon mignon, me dit-elle, comment c'est ton nom ?

– Malo de Lange.

Monsieur Riflard me gifla aller et retour :

– Et alors, t'as honte de ton nom ? Tu renies ton père !

– J'ai pas de père, sanglotai-je. Je suis le fils de personne. J'avais mis mes bras pliés à hauteur de mon visage, m'at-

* un voleur de talent

tendant à de nouveaux coups. Au lieu de cela, il y eut un grand silence puis Riflard murmura :

– Qu'est-ce qu'il a dit ?

Il me secoua par les bras en répétant :

– Qu'est-ce que t'as dit ? Hein, qu'est-ce que t'as dit ?

– Calme-toi, intervint sa femme. Il a dit ça comme ça.

– Eh ben, qu'il le redise plus ou j'y coupe la langue, conclut monsieur Riflard en me repoussant brutalement.

Puis il m'empoigna de nouveau, me ficela les mains dans le dos, me passa une cagoule sur la tête et m'allongea sous la banquette. À l'heure du repas, il s'extirpa de la voiture en me piétinant et alla chercher à boire et à manger tandis que j'étouffais et mourais de soif. Le plus affreux était de ne pas comprendre ce qui m'arrivait. Si cet homme était mon père, pourquoi me traitait-il comme s'il me détestait ?

Mon supplice prit fin à la nuit tombée quand monsieur Riflard me jeta sur son épaule et m'emporta dans une maison. Il grimpa un escalier, heurtant ma tête tantôt dans le mur tantôt dans la rambarde. Une fois arrivé dans le grenier, il me délia les mains et m'ôta la cagoule tandis que sa femme posait à terre un pot d'eau et un gros morceau de pain.

– C'est comment, ton nom ?

– Malo Riflard.

– T'es content d'être avec ton papa ?

– Oui.

Il m'attrapa par les cheveux pour me forcer à le regarder.

– C'est pourtant vrai que tu me ressembles.

J'étais blond, il était brun. J'avais les yeux bleus, son œil et demi était noir. Il était presque plus large que haut et j'étais très mince. Sa plaisanterie le fit rire, et enfin il me laissa en paix, refermant la porte à double tour.

La première chose que je fis, ce fut de sortir mon couteau de ma poche et d'en donner un grand coup dans le vide. J'étais convaincu d'une chose à présent : cet homme mentait, il n'était pas mon père, et c'était bien consolant, comme disait le mourant en apprenant qu'il venait d'hériter cinq cent mille francs.

Quand ma faim fut calmée, j'examinai le grenier à la lueur de la lune. Il n'y avait qu'une paillasse à même le sol, une chaise, une table et un coffre perdu dans la pénombre. Je montai sur la chaise pour ouvrir la lucarne et je vis en me penchant que j'étais dans un manoir en pleine campagne. Impossible de descendre le long du mur. Si je ne me tuais pas, je me casserais bras et jambes. J'inspectai une nouvelle fois le grenier. Le coffre était vaste et vide, ce qui me donna le commencement d'une idée. Sur ma paillasse, on avait jeté un drap sale. Je sortis une nouvelle fois mon couteau et je déchirai le drap en lanières que je nouai ensuite entre elles pour en faire une corde. Remontant sur la chaise, j'attachai le drap à la lucarne et le laissai pendre à l'extérieur. Je n'avais pas l'intention de m'en servir, c'était trop risqué. Je me contentai de pousser la table contre la porte pour me barricader. Il me restait quelques heures pour dormir avant le lever du soleil. Le bruit de la clé dans la serrure m'éveilla

en sursaut. Vite, je filai jusqu'au coffre, m'y installai et refermai le couvercle sur moi. J'entendis Riflard qui peinait à ouvrir la porte.

– Tudieu, qu'est-ce qu'il a mis devant?... Attends que je vais te chiquer la gueule, Malo Rifl...

Tapi dans mon coffre, je suivis la scène en pensée. Riflard venait de découvrir mes faux préparatifs d'évasion. Après avoir craché tous les gros mots qu'il connaissait et donné des coups de pied dans la chaise puis dans la table, il se précipita vers l'escalier et appela à l'aide. J'attendis, osant à peine respirer, terrorisé à l'idée de l'entendre revenir sur ses pas. Il me sembla qu'on criait dans la cour. Allait-on partir à ma recherche dans la campagne? Tout doucement, je soulevai le couvercle du coffre quand j'entendis des pas dans l'escalier. Je me rencoquillai, presque certain que ma ruse était découverte.

– Il peut pas être loin, fit une voix qui était celle du cocher de la veille. Il s'a sûrement blessé en sautant.

– À quoi donc qu'i ressemble, ce momaque? questionna une voix traînante que je ne connaissais pas.

– Un blondin avec des bouclettes. On dirait une gosse-line*. Mais il vaut de l'or, dit Riflard.

– C'est pas en restant ici qu'on le fera revenir. Riflard le cherche sur la grand-route, je vas prendre le chemin de traverse.

* une fillette

Ils repartirent, me laissant suer et trembler tout à mon aise au fond de mon coffre. Peu à peu, le souvenir des coups que m'avait portés Riflard me redonna de l'énergie. Je sortis du coffre. La porte était restée grande ouverte et la clé était encore dans la serrure. Je l'empochai puis je commençai à descendre l'escalier. Chaque marche était délabrée, mais j'arrivai en bas sans en avoir fait craquer une seule. Hélas, quand je jetai un coup d'œil dans la cour, j'y aperçus madame Riflard faisant les cent pas. Je compris qu'en plein jour je ne pourrais pas m'enfuir sans être vu et je remontai me cacher dans mon grenier.

La vie dans un coffre n'a rien d'agréable. On n'y tient ni assis ni couché et, à moins de soulever de temps en temps le couvercle, on est en grand danger d'y mourir étouffé. Le pire étant, pour un garçon de douze ans, qu'on s'y ennuie mortellement. Pour m'occuper, j'entrepris de faire des trous d'aération avec mon couteau, mais j'étais si mal installé, en chien de fusil, que je ne pouvais y travailler plus de quelques secondes d'affilée. Mon autre occupation était de guetter les bruits de la maison et de deviner ce qui s'y passait. Il y avait au moins quatre personnes, monsieur et madame Riflard, le cocher et son camarade à la voix traînante. J'entendais parfois un martèlement de sabots dans la cour, on me cherchait toujours. Au bout de quelques heures, la faim puis la soif me tourmentèrent, je pleurai un peu pour me divertir et enfin je m'endormis d'un sommeil de plomb.

Je m'éveillai avec l'impression que trois ou quatre personnes étaient assises sur mes jambes, mon dos, ma tête, et s'amusaient à m'enfoncer sous terre. Je fus donc assez satisfait de constater que j'étais toujours seul dans mon coffre, mais la terreur me glaça le sang quand j'entendis une voix au-dessus de moi.

– Ousqu'il a pu crammer* ?

C'était la voix de monsieur Riflard et il était assis sur mon coffre.

– Je vas pas rester ici, l'avertit le cocher, les cognes vont finir par rappliquer. Si ça te dit, Riflard, je t'emmène su z'une affaire. Y aura gras, mais faudra p't-être escarper une largue.

Je m'aperçus que, grâce aux leçons de La Bouillie, je comprenais tout ce qu'il disait : il avait peur que les gendarmes arrivent et il proposait à ses complices un vol très profitable, avec cet inconvénient qu'il faudrait peut-être tuer une femme.

– Quand je pense, quand je pense... bredouilla Riflard.

Un grand coup me traversa la tête. Riflard avait frappé mon coffre avec son poing. Il venait de se rappeler qu'il avait été roulé par un gamin.

– Penses-y pas, tu te fais mal, lui dit sa femme. On sait où le retrouver, chez ses tantes, et quand on l'aura, on lui mettra les fers aux pieds.

* Où a-t-il pu s'enfuir ?

– Alors, vous en êtes? s’impatienta le cocher.

– C’est où ton affaire? demanda Riflard en quittant enfin mon coffre.

Je n’entendis pas la réponse, mais j’étais sûr que les bandits n’allaient pas tarder à décamper. Pourtant, j’avais si peur que je ne pus quitter mon coffre avant de longues heures. Quand je fus à l’air libre, je m’aperçus que mes jambes tremblaient sous moi. Je descendis les étages en me tenant au mur. J’avais si faim que je trouvai le courage d’explorer la cuisine, mais les bandits ne m’avaient rien laissé qu’un fond de vin dans une bouteille. Je le bus puis je partis sur la grand-route. J’avais à peine fait quelques pas qu’une pensée me figea sur place. Si les bandits revenaient vers leur repaire, ils le feraient sûrement par cette route. Il me fallait passer par des chemins de traverse. Ce que je fis malgré la nuit qui approchait, et le vent piquant qui soulevait ma blouse, et les ombres menaçantes que je croyais voir dans les bosquets. Je m’égarai dans un bois, glissai dans un fossé boueux, me trouvai arrêté par un cours d’eau, et retombai sur la grand-route. C’était finalement ma seule chance d’être secouru.

J’avançais depuis quelques minutes quand j’aperçus, un peu en retrait au milieu des champs, la silhouette trapue d’une ferme. Je ne me posai même pas la question de savoir comment on recevrait un petit vagabond en plein cœur de la nuit. Le portail était ouvert, j’entrai dans la cour. Mon cœur fit un bond: à l’une des fenêtres, un rai de lumière

filtrait à travers les volets de bois. Ne le quittant pas des yeux, je ne regardais plus où je marchais et je me pris les pieds dans quelque chose de mou et de compact. Je m'en écartai avec dégoût. C'était le corps d'un animal, un renard, non, un chien. Que signifiaient ce chien mort et cette lumière en pleine nuit ? Je me souvenais des contes que me lisait tante Amélie où des enfants frappaient à la porte de l'ogre ou de la sorcière. Quelque chose me disait que ces monstres avaient peut-être changé d'apparence, mais qu'ils n'avaient pas tous disparu. Plutôt que de toquer à la porte, je regardai par la fente du volet.

D'abord, je ne vis qu'un feu, un grand feu d'enfer dans une cheminée. Puis un être tout noir, un démon sans doute, qui tenait une chandelle à la main. Je le vis qui se penchait vers qui... vers quoi ? Plaquant mon visage contre le volet, j'aperçus alors la scène dans son entier. Une femme était attachée à une chaise, la jupe retroussée jusqu'aux genoux et les pieds nus. Ils luisaient dans l'éclat des flammes comme s'ils avaient été enduits de graisse. Le démon approcha la chandelle de ces pieds et, quand la flamme les lécha, ils se mirent à crépiter, car c'était bien de la graisse ! La malheureuse, qui se tordait sur sa chaise, aurait sûrement poussé un cri horrible si elle n'avait pas été bâillonnée. Épouvanté, je me rejetai en arrière et partis en courant vers la grand-route, trébuchant de nouveau sur le chien qui avait été empoisonné. J'avais reconnu le démon, c'était le cocher ! Il s'était barbouillé le visage d'un noir de suie, mais c'était lui.

Je courus d'abord pour fuir, puis pour chercher du secours. J'étais endurant mais presque à jeun depuis la veille au soir, et ma course peu à peu se ralentit. Je ne sais depuis combien de temps je marchais quand la route de campagne se transforma en rue de village. Je me jetai sur la porte de la première maison et frappai du poing, tapai du pied, criai : «À l'aide!» Au bout de quelques minutes, des volets furent repoussés au premier étage, une fenêtre s'ouvrit et je vis luire une arme.

– Qui vive? Montrez-vous!

Je me reculai pour que le bourgeois puisse me voir.

– Qui êtes-vous? me cria-t-il en restant dissimulé.

– Ben, c'est mézi... c'est moi, Malo.

– Jetez votre arme!

– J'en ai pas!

Je mentais un peu puisque j'avais toujours mon couteau.

– Les mains en l'air!

J'obéis et il y eut un long silence. Avec mon poids plume et mes boucles blondes, j'avais plus l'air d'un lutin au clair de lune que d'un sombre malfaiteur.

– Que voulez-vous? reprit enfin la voix.

– C'est des bandits, monsieur! Ils ont attaqué une ferme et ils font griller une dame au coin du feu!

Pendant que je m'expliquais, la porte du bas fut déverrouillée et un jeune gars apparut, son bonnet de nuit sur la tête, mais un fusil de chasse à la main.

– Entre!

Je m'avançai vers le seuil de la maison, pas très rassuré

par cette arme pointée sur moi. Le garçon m'attrapa par le bras pour me faire entrer plus vite puis il reverrouilla la porte derrière moi.

— C'est bon, père, il est tout seul!

Il me poussa vers le salon, alluma une lampe, et attendit que son père le rejoignît.

— Il a sûrement des complices, dit le bourgeois en entrant dans le salon. C'est ce qu'ils font toujours. Ils envoient un gamin en éclaireur, on ne se méfie pas, on lui ouvre, et hop!

— Il ne peut rien nous faire, papa.

— D'où tu sors? me demanda le bourgeois, toujours méfiant.

— J'ai été enlevé par des bandits, monsieur. Riflard disait qu'il était mon père, mais j'ai juste des tantes et je me suis sauvé pour les retrouver mais les bandits disaient qu'ils allaient escarper une femme, et moi j'ai entendu parce que j'étais caché dans le coffre. Je les ai vus dans la ferme, monsieur, ils grillaient les pieds de la dame comme si c'était des pieds de cochon. Manquait que la sauce!

Je regardai le bourgeois bien en face pour lui faire partager mon horreur. Mais il restait la bouche ouverte, planté comme un piquet.

— Quelle ferme est-ce? me questionna le fils qui semblait un peu moins stupide.

— Dans les champs, pas loin d'ici.

— C'est la Minaudière. La veuve Champion garde son or chez elle et les chauffeurs l'auront su.

– Les chauffeurs! s'écria le bourgeois.

– Les chauffeurs! fit l'écho derrière moi.

Je me retournai et vis une dame et sa fille, toutes tremblantes en châle et chemise de nuit.

– Il faut prévenir les voisins et monter une expédition à la Minaudière, déclara le jeune homme en arrachant son bonnet de nuit.

Son père voulut le retenir. D'après lui, je leur avais raconté des histoires et les bandits attendaient que les gens sortent dans la rue pour les exécuter.

– Mais voyons, Mathurin, dit soudain la bourgeoise, tu crois que ce pauvre enfant est un bandit?

À son ton de voix, je compris que la dame était un genre de tante Amélie et que j'avais toutes les chances de lui plaire, comme disait le Petit Chaperon Rouge en se mettant au lit avec le loup. Je n'ai jamais été un pleurnichard, mais depuis mon enlèvement, j'avais trouvé le robinet à larmes et je l'ouvris en grand. Pendant que la dame me réconfortait, le fils s'éclipsa pour aller frapper à la porte des voisins. Bientôt, une dizaine de citoyens en armes avec leurs épouses se trouvèrent réunis chez mon bourgeois. Ils parlaient tous en même temps: «Les chauffeurs, ce sont les chauffeurs! Ils s'enduisent de noir pour qu'on ne les reconnaisse pas! Ils chauffent les pieds des gens pour leur faire avouer où ils cachent leurs économies! Combien sont-ils, le sait-on? C'est ce petit, là, qui a prévenu?»

On m'interrogea de nouveau et j'arrosai de larmes mes

explications pour qu'on me crût plus vite. Mathurin ne disait plus rien, mais me regardait toujours d'un sale œil. Les dames, elles, disaient aux messieurs d'être prudents, et moi, je pensais que, s'ils attendaient encore, la veuve Champion devrait apprendre à marcher sur les mains. Enfin, ils se décidèrent à partir sous le commandement du fils qui me fit signe de les accompagner. Mais son père m'arrêta net :

– Il doit avoir un code avec sa bande, il fait le cri de la chouette ou quelque chose comme ça, et ils jaillissent des buissons et...

– C'est bon, l'interrompit son fils. On ira sans lui.

– Je vais le surveiller, promit Mathurin sur le ton de quelqu'un qui prend tous les risques.

Quand il ne resta plus dans le salon que le bourgeois, sa femme et sa fille, je m'aperçus que j'étais épuisé et que je ferais tout aussi bien de m'évanouir. Une fois à terre, je sentis qu'on s'affairait autour de moi puis je m'endormis tout de bon.

Lorsque je m'éveillai, j'étais étendu sur un divan près d'un feu. Je ne fis qu'entrouvrir les yeux et je les refermai bien vite en entendant deux voix qui chuchotaient.

– Avez-vous dit à papa qu'il avait un couteau dans sa poche ?

– C'est un couteau de cuisine. Quelle importance ?

C'était la dame et sa fille qui parlaient de moi. M'avaient-elles fouillé pendant mon sommeil ? Enfonçant mes mains

sous les châles qui me recouvraient, je palpai mes poches. Tout avait disparu.

– Et la tabatière, maman? Vous ne croyez pas qu’il l’a volée?

– C’est sans doute un souvenir de son père.

– Et la clé, maman? Papa dit que les voleurs font souvent des fausses clés pour entrer dans les maisons.

– Mais c’est sa propre clé! Voyons, Augustine, quelle imagination tu as! Je finirais par croire que tu lis des romans.

J’interrompis leur conversation en poussant un gémissement.

– Il se réveille, maman!

J’ouvris lentement les paupières.

– Comment te sens-tu, mon enfant? me demanda la bourgeoise en se penchant sur moi.

– Très bien, madame. Je n’ai pas mangé depuis deux jours et je crois que je vais bientôt rejoindre papa et maman auprès du bon Dieu.

La dame poussa un cri et se précipita à la cuisine pour me chercher de la soupe. Augustine, restée seule, me guettait du coin de l’œil. Mes malheurs ne m’avaient pas gagné son cœur.

– D’où vient cette tabatière? me demanda-t-elle en brandissant celle que j’avais empruntée à monsieur Lamproie.

Je fis le pari que mademoiselle Augustine lisait des romans en cachette et s’ennuyait dans la vie.

– Vous avez deviné. Je suis un grinche.

– Un grinche ?

– Un voleur. Mais on dit « grinche » dans le métier.

Elle eut un pas de recul vers la porte. J’y étais peut-être allé un peu fort, comme disait le monsieur qui avait enfoncé la boîte crânienne de sa belle-mère avec un marteau.

– On me force à voler, mademoiselle ! Les bandits ont pris mes tantes en otage. Si je n’obéis pas, ils les coupent en morceaux. Ils leur ont déjà enlevé une oreille et un doigt de pied.

– À chacune ?

– Non, quand même pas ! L’oreille à tante Mélanie et le doigt de pied à tante Amélie. Hum... Savez-vous si les bandits ont été arrêtés cette nuit ?

La demoiselle m’apprit que les citoyens de Briquebœuf – c’était le nom du village – avaient laissé échapper les chauffeurs. Mais ceux-ci n’avaient pas réussi à faire parler la veuve Champion, héroïque sous la torture.

J’entendis alors la maman qui revenait et je posai un doigt sur mes lèvres.

– Voilà de la bonne soupe et du pain. Mange. Puis tu te laveras dans le baquet.

Miséricorde ! Si je devais me dévêtir, on verrait la tape, la punaise, la marque des grinches de la haute pègre ! J’étais cuit.

– Psitt, mademoiselle Augustine...

La maman était repartie avec la soupière. Je devais agir et vite.

– Il faut que je retourne chez les bandits ou ils vont zigouiller mes tantes.

– Comment puis-je vous aider? chuchota mademoiselle Augustine sur un ton fiévreux.

– Allez dire à votre maman que je me suis rendormi. Cela nous laissera un peu de temps. Et apportez-moi une de vos robes et un chapeau.

Elle courut vers la porte puis, la main sur la clenche, se tourna vers moi :

– Comment vous appelez-vous?

– Malo.

Quand elle revint, j'étais debout et rechaussé.

– Tenez, monsieur Malo, j'ai pris une robe qui n'est plus à ma taille. Vous êtes plus petit que moi.

Elle avait compris mes intentions.

– Ne regardez pas, mademoiselle Augustine.

J'ôtai ma blouse d'ouvrier et passai la robe par-dessus mon pantalon. Puis avec ma blouse je fis un baluchon dans lequel je mis ma tabatière, mon couteau, ma clé et les restes de pain de mon déjeuner.

– Comment ça se met, ce machin? demandai-je en tendant la capote enrubannée.

Mademoiselle Augustine me fit un joli nœud sur le côté.

– Ça me va?

– Mieux qu'à moi.

Je ne sais pas si elle voulait me vexer ou si c'est elle qui l'était. Elle partit en éclaireuse dans l'escalier. Son père

et son frère se reposaient de leur nuit et sa maman faisait chauffer l'eau du baquet.

– Allez-y, monsieur Malo. La voie est libre!

Au moment de me sauver, je me souvins de la façon dont on fait plaisir aux dames :

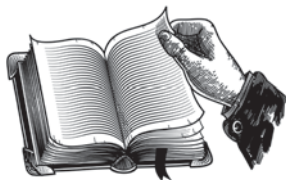
– Quand je serai riche, mademoiselle Augustine, je vous offrirai un collier.

– Que vous aurez grinché?

Je rectifiai :

– On dit «grinchi» dans le métier.

Dans la grand-rue de Briquebœuf, ceux qui ne me confondirent pas avec mademoiselle Augustine me prirent pour une petite fille. Et en tout cas, personne ne se douta que le garçon que Mathurin tenait pour un complice des chauffeurs était en train de s'échapper. Mais s'échapper pour aller où? À Paris, bien sûr, la capitale des grinches!



*Et si, vous aussi, vous voulez
jaspiner l'arguche comme les grinches*

Abbaye de Monte-à-Regret : guillotine

Abouler : venir

Accoucher : On dit volontiers « accouche » à une personne qui ne se décide pas à parler.

Affranchi (être) : être corrompu, connaître les nombreuses manières de voler

Ardent : œil

Argousin : gardien des forçats

Arguche : argot, langue des voleurs. Cette langue existait déjà au XIV^e siècle, c'était celle des mendiants et des voleurs qui vivaient dans les ruelles sombres de Paris, nommées la cour des Miracles.

Aspic : médisant, calomniateur

Bagout : nom de famille

Baloche : testicule

Barbillon : proxénète

Bastringue : étui en fer-blanc, en ivoire, en argent, parfois même en or, qui peut contenir des pièces de vingt francs, un passeport, des scies ou un ressort de montre dentelé pour couper les barreaux et les chaînes. Les voleurs et les forçats gardent parfois le bastringue caché dans l'anus.

Battant : cœur

Batterie : mensonge

Batteur : menteur

Boucaut : poison

Bouffarde : pipe

Bougre, bougresse : désigne avec un certain mépris un homme ou une femme, surtout dans les expressions « bougre d'âne » ou « pauvre bougre »

Boulangier (le) : le diable

Boutanche : bouteille

Buter : tuer

Cabe (ou **cabot**) : chien

Cachemite : cachot

Caloqué : chapeau

Caner la pégrenne : mourir de faim

Capahuter ou **sauter à la Capahut** (du nom de l'inventeur du système) : tuer son complice pour lui prendre sa part de butin

Carle : argent

Carouble : clé

Caroubleur : fabricant de fausses clés faites à partir d'empreintes à la cire de clés ou de serrures. La boîte à Pandore est la boîte qui contient cette cire.

Carruche : prison

Chauffeur : voir Suageur

Cheval de retour : forçat évadé et repris

Chiquer : battre

Chopin : vol

Chourin : couteau

Chouriner : poignarder

Cogne : gendarme

Coquer : dénoncer. Celui qui dénonce est un coqueur.

Coup de paff : verre d'alcool

Couper dans le pont : donner dans le piège

Cramper : fuir

Curieux (le) : le juge

Dabuche ou **dabe** : patron

Daron : père

Débâcler : ouvrir

Décarrer : quitter les lieux où l'on se trouve, s'enfuir. La sortie est la **décarrade**.

Déplanquer : découvrir, retirer des objets d'une cachette

Détourne : voir Grinchir

Drôle de pistolet : drôle d'individu

Duraille : diamant

Eau-d'affé : eau-de-vie

Emplâtre : empreinte de serrure (pour effectuer un cambriolage)

Entraver : comprendre

Épouffeur : Voici ce qu'en dit Vidocq : « Les épouffeurs étaient des voleurs qui épouffaient, attrapaient à l'improviste un passant par le cou, et le portaient ensuite sur les épaules pendant qu'un camarade s'occupait à le dévaliser, de manière à le laisser quelquefois nu et sans vie sur la voie publique. »

Escarpe : assassin

Escarper : assassiner

Faire gicler le raisiné : faire couler le sang

Fanande : camarade

Faucher : couper, d'où guillotiner

Ferlampier : un voleur de bas étage, mais aussi quelqu'un d'habile à couper ses fers

Filoche : bourse

Fonfière : tabatière

Fourgat : receleur, personne qui achète bon marché puis revend des objets volés

Frangin, frangine : frère, sœur. Le **dabe** étant le père, le **frangin dabe** est donc... l'oncle.

Fric-frac : effraction. Faire fric-frac : voler en cassant une clôture ou une serrure.

Fricoter : tramer, trafiquer, manigancer. Mais quand on fricote avec les filles, c'est qu'on a des relations sexuelles.

Frimousseur : tricheur aux cartes

Gadjo : c'est une personne qui n'appartient pas à la communauté tsigane. En argot, le gadjo désigne toute personne qui ne fait pas partie de votre cercle de relations.

Gafeur : guetteur

Gerber à vioque : emprisonner à vie. Le juge est le **gerbier**, le jugement, le **gerbement**.

Glacis : verre

Gonzesse : femme. Le **gonze** est l'homme.

Gosseline : gamine

Gouèpeur : vagabond

Goupiner : travailler. Bobino dit « bien goupiné » quand un vol est bien préparé.

Gourgane : haricot

Grande soulasse : assassinat

Grinche : voleur

Grinchir : voler. On peut **grinchir à la tire**, c'est-à-dire en se servant dans les poches des gens, et **à la venterne**, en passant par les fenêtres ouvertes. On peut aussi **grinchir au boulon**, en passant par les devantures des boutiques fermées par des boulons ; **à la cire**, en collant sous la table avec de la cire les objets que l'on veut voler dans un restaurant ou un magasin et qu'un compère récupère un peu plus tard ; **à la broquille**, en échangeant un objet de prix par une imitation quand on se fait montrer des bijoux par

un commerçant ; **à la desserte**, en se déguisant en domestique pour emporter l'argenterie ; **à la détourne** à l'intérieur des boutiques, pendant qu'un ou deux complices occupent le commerçant en lui demandant de la marchandise, etc.

Guibole : jambe

Icigo : ici

Il y a gras : il y a de l'argent à gagner

Jaspiner : parler

Ji : oui

Larbin : domestique

Largue : femme

Lingriot : canif

Loches : oreilles

Louches : mains

Lourde : porte

Luisard : soleil

Maltaise : louis d'or

Maron (être) : être pris en flagrant délit soit en train de voler, soit avec des objets volés sur soi

Médaille : pièce de monnaie

Méquart : chef

Mézigue (ou mésigue) : moi

Michon : pain

Mirzales : boucles d'oreilles

Momacque : enfant, gamin

Monant : ami

Mouchique : mauvais, laid

Mouton : espion placé par la police près des prisonniers dont il doit acquérir la confiance afin d'en obtenir des révélations

Nibergue : non

Noir de suageur : pommade dont s'enduisent les suageurs, ou chauffeurs, pour se rendre méconnaissables aux yeux de leurs victimes

Nom d'unch : nom d'un chien

Nouzailles : nous

Pallot : paysan

Pantín : Paris

Pantre : imbécile

Parfait-amour : alcool de couleur violette

Pègre : Les voleurs de la haute pègre, ceux du premier cordon des forçats, ne font que des affaires importantes, ils ont leurs propres lois et se soutiennent entre eux en prison, au bagne, et jusqu'au pied de l'échafaud.

Pégriot : voleur minable

Père Frappart : marteau

Pèze : argent

Picton : vin

Pierreuse : prostituée de bas étage

Pioncer : dormir

Ponante : prostituée

Pré : bagne

Prouter : se fâcher, gronder. On dit un prouteur, une prouteuse pour quelqu'un qui gronde ou se plaint.

Punaise *voir* Tape

Quepouique : rien

Quinquets : yeux

Rabouin : diable

Raille : espion

Raisin  : sang
Ratichon : curé
Rebif : vengeance
Refroidi : mort
Refroidir : tuer
Rossignol : passe-partout
Rousse (la) : la police

Serrante : serrure
Singe : patron
Sinve : imbécile, facile   tromper
Sorgue : nuit
Soulasse : La grande soulasse signifie assassinat.
Suageur (ou chauffeur) : bandit qui brûle les pieds des gens pour leur faire dire où ils cachent leurs économies. Les chauffeurs utilisent une pommade noire et grasse, le noir de suageur, pour se rendre méconnaissables et effrayer leurs victimes.

Taf : crainte, peur
Taffeur (ou **tracqueur**) : peureux, l che
Tape (ou punaise) : C est la fleur de lys dont on marquait l  paule du bagnard. Quand elle commençait   s effacer, on pouvait, en tapant sur l  paule, la faire réapparaître.
Taire sa gueule : expression qu on préfère   « fermer sa gueule »
Taule : maison
T zigue : toi
Tire-jus : mouchoir
Tireur de blavins : voleur de mouchoirs, autre sorte de p griot
Tocasse : m chant
Toquante : montre
Tortillard : boiteux
Tout de c  : très bien

Trèfle : tabac

Trime : rue

Venternier : voleur qui s'introduit dans les maisons par les fenêtres ouvertes

Zig : camarade

Source : *Les Voleurs* et *Les Vrais Mystères de Paris*, de Vidocq.

Eugène-François Vidocq (1775-1857), voleur, bagnard, maître dans l'art du déguisement et de l'évasion, devint chef de la brigade de Sûreté de Paris. Il inspira de célèbres personnages de romans, Jean Valjean, Vautrin, et un certain monsieur Personne.

De la même autrice à l'école des loisirs

Malo de Lange

première parution en 3 tomes :

tome 1 : fils de voleur

tome 2 : fils de Personne

tome 3 : et le fils du roi

Collection MÉDIUM

Tom Lorient

Oh, boy !

Ma vie a changé

L'expérimenteur (avec Lorris Murail)

Maité coiffure

Simple

Amour, vampire et loup-garou

Miss Charity (grand format illustré par Philippe Dumas)

Papa et maman sont dans un bateau

La série des Nils Hazard :

Dinky rouge sang

L'assassin est au collège

La dame qui tue

Tête à rap

Scénario catastrophe

Qui veut la peau de Maori Cannell ?

Rendez-vous avec Monsieur X

Collection MÉDIUM +

Le tueur à la cravate

La fille du docteur Baudoin

Trois mille façons de dire je t'aime

La série des Sauveur & Fils :

saisons 1, 2, 3 et 4

Collection BELLES VIES
Charles Dickens (illustré par Philippe Dumas)

© 2018 l'école des loisirs, Paris, pour l'édition *Médium Poche*
© l'école des loisirs, Paris, pour la première édition en trois volumes :
 © 2009, Malo de Lange, fils de voleur
 © 2011, Malo de Lange, fils de Personne
 © 2012, Malo de Lange et le fils du roi
© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : septembre 2009, mars 2011 et janvier 2012

ISBN 978-2-211-30075-9